

La mi-été de Taveyannaz en 1851 – lettre de X. à X.

Gryon, le 5 avril 1851

Ma chère amie,

Ta dernière lettre m'a fait le plus grand plaisir par les nouvelles que tu m'as envoyées et surtout en m'apprenant que tu jouissais toujours d'une florissante santé ; je désire que ma lettre te trouve encore dans cette heureuse disposition. Tu me demandes de te faire la description de la mi-été de Taveyannaz qui se célèbre chaque année dans nos montagnes. Je t'avoue que j'éprouve quelque embarras à le faire.

Il y a tant de choses à dire. J'aimerais bien mieux que tu en sois témoin et que nous puissions partager ensemble les doux plaisirs qu'elle procure. Cependant, si la faible description que je t'en tracerai pouvait t'engager à me rendre visite cette année à cette époque, je la ferais avec d'autant plus de plaisir.

Cette fête, très ancienne, se fait le second dimanche du mois d'août. Deux ou trois jours avant, chaque ménage fait du pain frais, des gâteaux, des gaufres, puis le samedi qui précède la fête, on charge le cheval du pain et des friandises qui doivent se consommer au chalet. Ceux qui n'ont pas de cheval portent eux-mêmes les vivres ; les hommes dans de petits sacs, les femmes dans des corbeilles, puis l'on se met en route.

Le sentier de la montagne est bientôt couvert de petites caravanes ; autant de familles qui sont autant de petits compagnies qui montent joyeusement, quoique lentement. De loin en loin se font entendre des cris, longuement et fortement accentués, que poussent les jeunes gens excités par la joie et le plaisir et qui se répondent ainsi de très loin.

Le village de Gryon est désert, il n'y reste plus que quelques vieillards ou quelques personnes que leurs occupations y retiennent malgré eux. En revanche, la montagne se peuple d'une foule joyeuse. Les vaches même semblent participer à la joie universelle par leurs cris répétés par tous les échos, ces pauvres vaches que chacun s'empresse d'aller voir, d'aller caresser et puis toutes ces clochettes qui tintent autour de vous, puis ces chalets que vous n'avez pas revus depuis une année, puis cet air frais et doux que vous respirez, ces rochers gigantesques qui se dressent devant vous, puis tant de choses qui parlent au cœur, mais qu'on ne saurait décrire, tout cela donne la plus tendre émotion à tous les cœurs sensibles aux beautés de la nature. Ainsi chacun dit-il tout bas que Dieu est bon de nous procurer tant de bonnes choses, de bonheur, de plaisir et de biens ; au moins s'il ne l'exprime pas il en éprouve le sentiment.

L'on rentre au chalet, on salue cordialement le vacher ; il a arrangé aussi proprement que possible sa petite demeure ; il a suspendu sa chaudière au toit

enfumé ; il vous presse d'entrer, de vous asseoir, puis il apporte un large baquet de bois plein de lait, puis un autre plein de crème épaisse ; autour du baquet, il place ses cuillères en bois particulières aux montagnes et très propres. Le vacher est tout joyeux de nous voir mais, cependant, il a un peu d'inquiétude car ce soir et demain, il aura bien des embarras. Le premier repas pris, on sort, les jeunes gens courent sur le gazon, les hommes se rassemblent et parlent des affaires de la montagne. Le soir, la jeunesse danse dans une étable qu'ils ont transformée en salle de bal ; la plus franche gaîté anime tous les cœurs.

Enfin il faut aller dormir, mais il n'y a pas de lit. Le vacher a récolté du foin bien sec qu'il a arrangé sur l'étable ; ce foin sert de matelas et de couverture, on y dort d'un aussi bon sommeil que dans le lit le mieux fait. Le lendemain, on se lève de bonne heure, le vacher couvre la table de toutes les richesses : bon lait, bonne crème, beurre, fromage, on fait la guerre aux gâtelets et aux gaufres, puis on sort, on va se promener sur les hauteurs, on escalade les rochers, on rit, on chante, tout le monde partage la joie commune.

Si des hauteurs vous regardez vers les chalets, vous voyez une brillante jeunesse sauter et danser au son d'une bruyante musique ; plus loin un groupe d'hommes qui jouent aux quilles. Cela continue ainsi tout le jour. Je te promets qu'il n'est pas permis de s'ennuyer.

Le soir en attendant le souper, on se range autour du feu et il n'est pas rare d'y entendre raconter des histoires des servants et des lutins qui peuplaient autrefois ces demeures ; aujourd'hui ces jolis contes amusent autant qu'autrefois ils donnaient de la frayeur.

Le lendemain, on se prépare au départ (le lundi) ; la musique est du cortège, chacun la suit en riant, chantant et cependant avec regret de voir déjà finie la fête. Tu ne pourras pas, ma chère amie, te faire une idée bien nette de notre fête par l'imparfaite description que je t'en fais ; il faudrait faire un livre pour décrire toutes les jouissances, mais vaut-il mieux la voir soi-même, aussi je t'engage à me faire le plaisir d'y venir avec moi cette année.

Adieu, chère amie, je suis toujours ton affectionnée¹ ».

¹ Nous ne saurons probablement jamais, ni qui est l'auteur de cette lettre ni qui était censé la recevoir. Elle garde cependant tout son charme un siècle et demi plus tard. Que cela est bien dit !